

2^{ème} conférence 1994-1995

ANNEE DE LA FAMILLE

La « civilisation de l'amour » n'est pas une utopie

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

à Boulogne, le 20 novembre 1994

LA « VERITE SUR L'HOMME »

« CORPS ET AME »

PEUT-ON ENCORE PARLER DE L'AME AUJOURD'HUI ?

Le sujet est particulièrement difficile et en même temps très important, parce que si on est attentif à ce qui se passe dans le milieu dans lequel nous vivons, on constate que le positivisme gagne du terrain. En effet, il y a très souvent une sorte d'identification entre la science et le positivisme ; or ce sont deux choses différentes. Le positivisme est une position philosophique, ou plutôt une idéologie, qui consiste à n'accepter comme connaissance réelle que ce que la science peut atteindre, et qui, par le fait même, rejette toute philosophie — surtout la métaphysique — et qui aussi, très souvent, attaque ce que disent la foi et l'enseignement actuel de l'Eglise. Je me souviens d'une personne (maintenant partie pour l'au-delà) qui m'avait raconté comment elle était devenue positiviste. Son père était rabbin ; allemande, elle avait quitté l'Allemagne au début du régime d'Hitler et était venue en France, d'où elle était partie pour les Etats-Unis. Elle était freudienne de formation. Son père, quand elle avait seize ans, lui avait dit : « La Bible contient toute vérité » — c'était une forme de fidéisme. Elle s'était alors mise à lire la Bible ; mais, ne saisissant pas qu'il y a dans la Bible un langage symbolique, elle prenait souvent les conclusions de la Bible d'une façon un peu matérielle. C'est ainsi qu'un jour elle s'est dit : « Il y a une opposition entre la foi et la science ; la foi judaïque, celle de mes ancêtres, très bien pour eux, quand la science n'existait pas, mais nous, vu les progrès de la science, nous ne pouvons plus accepter cela ». Et elle a rejeté complètement sa foi en adhérant pleinement à tout ce que disait la science. Un jour, je lui ai posé la question : « Quand je vous dis bonjour, quand je vous sers la main, vous croyez bien que j'existe ? » Alors elle m'a regardé et a répondu : « Je n'en sais rien. Je crois beaucoup plus aux calculs des astronomes sur la distance du soleil par rapport à la lune et par rapport à nous, qu'à ce qui se passe lorsque je vous sers la main. »

J'avoue n'avoir jamais vu le positivisme poussé jusque-là : que la seule vérité soit les conclusions mathématiques et tout ce qui dépend des mathématiques et des sciences dépendantes des mathématiques, c'est assez impressionnant ! Cette personne était extrêmement sympathique,

intelligente, mais d'une intelligence terriblement univoque. Pour elle, il n'y avait plus que cela ; et donc, la personne humaine qui, comme telle, a toujours quelque chose d'unique, c'était pour elle romantique, comme aussi l'amour ; il ne fallait pas s'y arrêter, il fallait regarder uniquement les conclusions scientifiques.

Je ne dis pas que tous vont jusque-là, mais il faut reconnaître que le climat habituel fait que, très souvent, la science, les conclusions scientifiques, mesurent tout ce que nous pouvons connaître dans notre expérience quotidienne, et vont jusqu'à mesurer la foi. Le Professeur Monod, lui aussi, représentait bien cette mentalité positiviste. Il était très intelligent pour tout ce qui regardait son domaine biologique, mais lorsqu'il s'agissait d'autre chose tout était ramené à la science et aux conclusions scientifiques, et la science mesurait tout.

Or — pour en revenir à l'âme — il est évident que les sciences dépendantes des mathématiques, les sciences modernes, notamment la biologie ou la physique, ne peuvent pas atteindre l'existence de ce qui est spirituel. De fait, ce qui est spirituel ne peut pas être atteint immédiatement ; nous ne pouvons l'atteindre que par l'intermédiaire de ce qui est mesurable, de ce qui est quantitatif, et cela seul peut être atteint par des méthodes scientifiques. Mais si on s'arrête à ce qui est mesurable, on ne pense plus à l'âme. Jean Bernard, le biologiste qui a longtemps présidé à la bioéthique, m'a raconté cette petite histoire : pendant les vacances, il allait dans la maison de ses parents et l'instituteur de l'endroit, sachant que le professeur Jean Bernard venait de temps en temps, lui demanda un jour : « Ne pourriez-vous pas faire un cours de sciences biologiques à nos enfants, qui ont de cinq ans à douze ou treize ans ? » Ayant accepté avec beaucoup d'intérêt, il fit donc un cours, adapté aux enfants, pour leur montrer la grandeur de la science biologique et tout ce qu'on peut connaître du corps de l'homme et de sa multiplicité (comme me disait un biologiste qui, lui, est profondément chrétien : « Quand je vois quelqu'un, je me dis : “Quelle belle cathédrale de molécules” ! » On voit bien ce qu'il voulait dire : la science montre que l'organisme humain est extraordinairement bien organisé, et que l'homme n'arriverait jamais à faire un organisme comme cela¹). Après son cours, le professeur Jean Bernard dit à ces enfants : « Si vous avez des questions, vous pouvez m'écrire pour me les poser. » Et il m'a raconté qu'il avait reçu une lettre d'une petite fille — d'une écriture extrêmement appliquée, comme une enfant de dix ans peut écrire — : « Monsieur le Professeur, merci d'être venu auprès de nous, de nous avoir parlé ; mais j'ai une question : Pourquoi n'avez-vous pas parlé de l'âme ? c'est quand même important ! » Cette question d'une enfant de dix ans a touché l'intelligence et le cœur de Jean Bernard, qui s'est mis à écrire un livre : *Qu'est-ce que l'âme ? demande Brigitte*. (elle avait signé “Brigitte”). Et dans ce livre il montre qu'au-delà de la biologie qui analyse le corps vivant de l'homme, il y a des connaissances philosophiques, spirituelles, qui parlent de l'âme ; et il termine par une citation de Jean Guilton sur cette source spirituelle que nous portons en nous. J'ai trouvé cela très beau, de la part de Jean Bernard qui, au début, inclinait vers un positivisme et qui, maintenant, avance en voyant qu'il y a autre chose.

Il y a en effet dans l'homme une vie intérieure, et c'est cela qui nous conduit, de fait, à découvrir qu'il y a dans l'homme autre chose que son corps. Pensons à la première fois où nous nous sommes regardés dans la glace... c'est une chose très curieuse de se découvrir dans la glace. Un petit chat qui se regarde dans la glace, c'est admirable ! Il lève la patte, et voilà qu'en face de lui un autre lève la patte ; et s'il lève l'autre patte, l'autre aussi lève l'autre patte : c'est un face-à-face très

étonnant ! Qu'en pense-t-il ? Il ne pense rien, mais il est curieux de voir un autre chat en face de lui, un petit chat qui fait exactement comme lui, mais à l'inverse ; n'est-ce pas curieux ? Quand je me suis regardé la première fois dans la glace, j'ai dit : « Ah, c'est comme cela que les autres me voient ? Comme c'est curieux ! Moi, je ne me vois pas du tout comme cela. » A partir de là, j'ai commencé à réfléchir. Et c'est seulement quand j'ai commencé à faire de la philosophie et de la théologie, que j'ai pu comprendre qu'il y a en nous toute une vie intérieure qui atteint autre chose que ce qu'on regarde de l'extérieur.

La science, la science biologique, étudie avec une très grande précision la complexité du corps humain, et elle nous fait entrer dans cette complexité étonnante ; tandis que le philosophe, lui, essaie de comprendre de l'intérieur : Qu'y a-t-il en moi au-delà de cet aspect extérieur, de cette manifestation extérieure ? C'est là que l'on commence à distinguer vision extérieure et vision intérieure. Thomas d'Aquin, quand il parle de l'intelligence, aime de regarder l'étymologie du mot (les étymologies ne sont pas toujours justes au point de vue scientifique mais elles sont souvent très amusantes), et il dit que « intelligence » vient du latin, *intus legere*, lire de l'intérieur. C'est très beau, comme définition de l'intelligence. La raison regarde les choses de l'extérieur, et l'intelligence essaie de regarder de l'intérieur, de lire de l'intérieur. Ce qui est curieux, c'est que quelqu'un comme Paul Ricœur, qui ne connaît pas saint Thomas, découvre que ce qu'il y a de plus juste, quand on parle de l'intelligence, c'est la « lecture intérieure » : regarder les choses de l'intérieur et non plus de l'extérieur.

Si je regarde les choses de l'intérieur, je vois qu'il y a en moi toute une vie intérieure — qu'on dira « spirituelle » au niveau simplement humain, et « surnaturelle » au niveau chrétien.

Plaçons-nous d'abord du point de vue humain. Il est évident que je pense. Or, quand je pense, je peux fermer les yeux, et même cela m'aide à penser, et je *m'intériorise*. Je m'intériorise en aimant, je m'intériorise en pensant, et je vois que tout peut être lu de cette manière intérieure, où je pénètre en moi-même, et « lis » tout de l'intérieur au lieu de regarder les choses uniquement de l'extérieur. Ainsi la vie, comme telle, ne peut pas être saisie de l'extérieur. Comme le disait méchamment quelqu'un : « Le savant doit tuer le vivant pour le connaître ». Pour analyser le sang, il faut nécessairement faire une prise de sang, et quand le sang est séparé du corps humain, au bout d'un certain temps il ne vit plus. Pour l'analyser on est donc obligé de le faire aller vers la mort. L'existentialisme dit que l'homme est tourné vers la mort. C'est vrai du corps humain : il monte, arrive à un haut plateau (qui dure plus ou moins longtemps), puis descend ; et il n'est pas facile d'arrêter la descente, parce que la descente, ce n'est plus le vivant comme tel. Le vivant, lui, monte, il monte tout le temps, et plus l'âme est vivante, plus elle porte le corps. Quand on dit de quelqu'un : « Il n'a plus le moral », cela veut dire qu'à ce moment-là, la vie n'assume plus le corps. Un « grand vivant » n'est pas celui qui est grand en taille et qui pèse très lourd ; un « grand vivant » est dit tel parce qu'il a l'esprit.

Je me souviens de la réflexion d'un pygmée, chasseur d'éléphants (c'était au Cameroun), qui avait tué dix-huit éléphants. Je lui disais : « C'est tout de même extraordinaire ! parce que l'éléphant pèse plus que vous, dans ce combat ». Il m'a répondu : « La différence entre l'éléphant et moi, c'est que j'ai une intelligence, une âme, et que grâce à cela, je le domine. » J'ai trouvé cela merveilleux, de la part de ce pygmée ! Dix-huit éléphants, c'était sa gloire ; et en les dominant il avait compris

¹ Pour un biologiste chrétien, il y a là un signe de la sagesse de Dieu. Mais le biologiste chrétien reconnaît que la science ne peut pas parler de l'âme.

qu'il avait l'intelligence.

Quand on vit dans un monde matérialiste, peu à peu l'intelligence s'éteint, le cœur s'éteint. L'Écriture dit que Dieu veut changer notre cœur de pierre en un cœur de chair ². Le cœur de pierre, c'est celui qui s'est séparé de l'âme et qui, de fait, devient dur comme de la pierre ; tandis qu'un cœur de chair, c'est un cœur uni à sa source, qui est donc vivant, et qui désire aller toujours plus loin et aimer toujours plus. Nous devons, dans notre monde d'aujourd'hui, réfléchir beaucoup sur l'*extériorité* (se regarder dans la glace) et l'*intérieurité*, là où jaillit la prière intérieure, et où s'éveille une pensée vraiment philosophique. Car nous sommes *tous* des philosophes en herbe — il ne faut pas avoir peur de cela —, nous sommes *tous* faits pour la sagesse, tous faits pour redécouvrir en nous cette dimension spirituelle. De même, quand on aime vraiment quelqu'un, qu'on l'aime spirituellement, qu'on l'aime d'un amour d'amitié (qui implique la réciprocité), on découvre cette capacité qu'on a, cette capacité extraordinaire qui fait que, quand on aime, tout devient possible, il n'y a plus rien d'impossible. Quand l'ange dit à Marie : « Rien n'est impossible à Dieu » ³, il veut nous montrer cette force divine d'amour qui est la toute-puissance de Dieu ; car c'est dans sa force d'amour que Dieu est tout-puissant. Et déjà au niveau humain, quelqu'un qui aime découvre en lui une force étonnante, cette puissance merveilleuse qu'il a de se donner ; et dès qu'il ne sent plus cela en lui, il se replie sur lui-même et, progressivement, son âme spirituelle s'éteint, si j'ose dire ; elle n'arrive plus à porter le poids de son corps, le poids de sa sensibilité, le poids de ses passions...

Réfléchissons maintenant en chrétiens. Il est très important, dans le monde d'aujourd'hui, de comprendre que, si on est chrétien, on sait, on *croit*, que notre âme, notre âme spirituelle, est créée *directement* par Dieu, et qu'il y a en nous quelque chose d'infiniment grand : la capacité que nous avons de chercher la vérité et d'aimer spirituellement. Toute la grandeur du chrétien est de savoir qu'il est créé à l'image de Dieu et donc qu'il y a en lui un écho vivant, intérieur, de Dieu lui-même, de son Créateur, et qu'il est toujours lié à sa source : Dieu est présent, comme Créateur, au plus intime de mon âme spirituelle, il porte cette âme spirituelle et lui donne à la fois son autonomie et sa capacité de répondre.

C'est l'adoration qui nous fait comprendre cela. Quand on adore Dieu, on reconnaît que notre âme vient de lui et qu'elle est totalement dépendante de lui, précisément parce qu'elle vient de lui, qu'elle a été créée par lui et qu'il l'a créée directement, sans intermédiaire. Notre corps, avec tout l'atavisme qu'il porte, provient de nos parents, et cela met entre chacun d'entre nous et nos parents une connaturalité très profonde, ainsi qu'entre nous et nos frères et sœurs puisque nous avons la même source. N'est-ce pas prodigieux ? Dieu a voulu que le corps, avec tout son atavisme, provienne de nos parents ; il a voulu qu'il y ait une opération vitale radicalement substantielle, et donc première : la procréation, dont il laisse l'initiative aux parents. Dieu est très poli ! C'est la politesse extraordinaire du Roi des rois. Dieu aurait pu dire : « C'est moi qui vous dirai quand vous pourrez avoir un enfant, cela vient de moi et je vous le rappellerai ; et si vous désobéissez, il n'y aura rien du tout ». Non, il ne dit pas cela, il laisse aux parents l'initiative, et il répond toujours à l'initiative des parents. N'est-ce pas cela qui nous fait le mieux comprendre la magnanimité de Dieu ? Dieu est heureux de voir en nous un vivant, et surtout un vivant spirituel qui l'adore ; et chaque fois que nous adorons, Dieu répond par un amour plus grand.

Dieu a créé notre âme par amour, dans un amour tout à fait désintéressé, et il a voulu que

² Ez 11, 19 ; 36, 26.

³ Lc 1, 37.

cette âme soit créée dans l'embryon. Il y a donc une coopération de Dieu et de l'homme dans la procréation, qui reste un *mystère* naturel ; et pour comprendre ce mystère naturel, il faut toucher l'âme. Ce qu'il y a de terrible dans le positivisme et dans une culture tout imprégnée de positivisme, c'est qu'on tend vers cette laïcité qui consiste à ne plus vouloir parler de Dieu, à ne plus vouloir entendre parler de l'attitude religieuse et de l'adoration, alors que l'attitude religieuse et l'adoration sont une partie essentielle de l'homme — si du moins on a compris que nous avons une âme spirituelle. On peut ne pas regarder cette âme spirituelle, on peut même nier son existence, parce que, de fait, on ne peut pas la regarder scientifiquement, la mesurer : elle échappe à la science. Elle reste le fruit d'un Dieu caché⁴ et elle-même est cachée. Le corps, en effet, à la fois la manifeste et la cache ; c'est pour cela que de très grands esprits, comme Platon, ont dit que « le corps est le tombeau de l'âme ». On voit ce que cela veut dire ; on pourrait dire que le corps est comme l'éteignoir de l'âme, et c'est cela que Platon veut dire, parce que pour lui l'âme a été créée de toute éternité, avant le corps, et a ensuite été comme ensevelie dans un corps. La foi chrétienne, elle, affirme que l'âme est créée par Dieu dans l'embryon ; qu'elle est créée directement par Dieu, mais en demandant aux parents leur coopération, cette coopération merveilleuse : la *vie* humaine, la *vie* corporelle, vient d'eux — et Dieu crée l'âme pour que cette vie devienne une *vie humaine spirituelle*. Rejeter le Dieu Créateur, rejeter l'adoration pour, dit-on, libérer l'homme, est donc la plus grave erreur de notre monde d'aujourd'hui. C'est la plus grave erreur d'une laïcité qui ne veut plus parler de Dieu ni de l'attitude religieuse, et qui veut que l'homme soit uniquement le produit de l'homme, avec le concours des savants, avec le concours de l'art médical, en oubliant que celui qui est à la source de l'âme, c'est Dieu.

Tout cela est très important aujourd'hui, si on veut lutter contre l'avortement ; et on *doit* lutter contre l'avortement, parce qu'on doit rappeler à l'homme qu'il y a en lui une dignité extraordinaire qui est d'être à l'image de Dieu. Si on rejette Dieu, on ne comprend plus cela, et on supprime progressivement tout ce qu'il y a dans l'homme de spirituel, de grand.

Il faut affirmer en même temps que Dieu, en créant l'âme, crée l'homme pour lui-même (l'homme) et pour Lui (Dieu). Les deux choses (nous l'avons vu dans la conférence précédente) vont ensemble. Dieu, en créant l'âme humaine dans l'embryon, veut qu'il y ait dans l'homme une source d'autonomie qui sera le fondement de sa liberté ; et Dieu veut que l'homme retourne vers Lui librement, dans un acte de liberté. L'homme n'est pas l'esclave de Dieu, il est l'ami ; il est serviteur et ami. Dieu veut ces liens d'amitié et de liberté. Ce n'est pas Dieu qui tyrannise. Au contraire, il veut toujours que l'homme, en prenant conscience de ce qu'il est, découvre son autonomie, ce caractère spirituel qui est en lui, et la grandeur de son esprit. Là on m'objectera : « Vous parlez ici en tant que chrétien ». Oui, c'est vrai, et en tant que théologien fidèle à la Tradition de l'Eglise : l'homme implique un corps et une âme, un corps que je vois et une âme invisible ; mais il n'y a pas dualité, il y a unité, et l'unité se fait dans la personne humaine. Et la personne humaine implique une soif de vérité ; un homme qui n'a plus soif de vérité s'éteint et il se réduit lui-même à être celui qui suit les propagandes.

Ce qui est terrible aujourd'hui, c'est que la propagande devient de plus en plus forte et que quantité d'hommes et de femmes n'ont plus assez d'autonomie pour comprendre que, dans la propagande, il y a du bon et du mauvais, des choses vraies et des erreurs. Quand on écoute les informations sur un sujet qu'on connaît bien, ou sur un événement dont on a été témoin, on remarque

⁴ Cf. Is 45, 15.

que ce que disent les informations est très partiel, est vu dans une perspective qui, parfois, n'est plus du tout la réalité. Et pourquoi ? parce qu'on ne cherche pas la vérité. Bien souvent, celui qui informe est mené par une idéologie, positiviste la plupart du temps, qui ramène tout à l'exaltation de ce qui est visible ; on cherche la gloire visible de l'homme, et non pas à intérioriser l'homme. Cela, c'est à nous, à chacun d'entre nous, de le faire. N'attendons pas des propagandes (de gauche ou de droite) qu'elles nous intériorisent. On s'intériorise en *aimant* et en *cherchant la vérité*. La personne humaine est premièrement une personne spirituelle qui cherche la vérité et qui aime.

Mon âme, mon âme spirituelle, est donc présente dans ce que je suis comme personne, et par elle j'assume mon corps. Nous savons tous que quand nous sommes fatigués, ou malades, le corps prend une très grande importance. Quand nous avons de la fièvre ou quand nous sommes éreintés, il nous est très difficile d'éveiller notre esprit et nous sommes de mauvaise humeur quand quelqu'un est près de nous : il nous agace ; c'est tout simplement la réaction de l'égoïsme corporel qui est en nous (on accapare, les passions accaparent). Et quand quelqu'un se glorifie devant nous, au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes nous en avons assez, parce qu'il n'y a plus que lui... C'est constamment comme cela, le monde d'aujourd'hui... Quant aux informations, il est rare qu'on y cherche la vérité. On le dit, mais si on regarde attentivement, on voit bien que ce n'est pas vrai, parce que si on cherchait la vérité, on se poserait des questions.

Dans le monde d'aujourd'hui, peut-on encore affirmer l'existence de l'âme ? En tant que chrétien, c'est clair : si je suis chrétien, je respecte le Créateur, le Dieu qui a créé mon âme, et je crois que le baptême est là pour sanctifier l'âme par la grâce, et ensuite le corps ; car le baptême sanctifie le corps. Comprenons bien : ce n'est pas un vaccin contre la grippe ! On ne baptise pas l'enfant pour qu'il soit préservé de la grippe ni de quelque autre mal physique. La preuve, c'est que quand l'enfant est baptisé, si on le malmène un peu trop il se met à crier, et cela, ce n'est pas l'effet de la grâce ! Mais s'il se tait, ne disons pas non plus que c'est l'effet de la grâce ; on est très heureux qu'il se soit tu pour que la cérémonie se soit passée calmement, c'est tout. La grâce se situe au plus intime de l'âme, elle est reçue dans l'âme spirituelle et elle se manifestera progressivement, lentement. Et parfois très vite. De fait, aujourd'hui, il y a des enfants qui sont comme des petits saints : grâce à leurs parents qui sont profondément chrétiens et qui prient devant eux et avec eux. On peut en effet éveiller l'âme, et cela c'est le rôle de l'éducateur et d'abord de la mère. Pourquoi l'enfant sourit-il à sa mère ? Apparemment, la guenon, au zoo, soigne son petit singe comme une mère soigne son enfant. Or le petit singe ne sourit pas à sa mère. Pourquoi ? Ce n'est pas parce qu'il est dans un zoo qu'il ne sourit pas ; c'est parce que, par nature, il ne peut pas sourire, parce qu'il n'a pas d'âme spirituelle.

Du point de vue chrétien, c'est donc net. Ne disons pas qu'il ne faut plus, aujourd'hui, parler de l'âme et du corps. Il y a quelques années, cela s'est répandu comme une vague. Je me souviens d'avoir vu en Suisse, au fond d'une église (c'était même dans le Valais !) une feuille distribuée à tout le monde, une feuille que tout le monde pouvait prendre — il n'était pas nécessaire de mettre vingt centimes suisses : on pouvait la prendre pour rien ! —, et sur la feuille il était écrit : « Ne parlons plus aux enfants de l'âme, de la distinction de l'âme et du corps, car cette distinction vient de la Grèce ; c'est Aristote qui l'a mise en lumière, et Thomas d'Aquin a suivi ; n'en parlons plus ». J'ai bondi. D'abord, il est faux de dire que cela vient de la Grèce ; la tradition de la distinction de l'âme et du corps vient de l'Inde, c'est la grande tradition de l'Inde ; elle est entrée en Grèce par

Platon, et ce n'était pas grec du tout. La Grèce avait comme tradition l'unité de l'homme, et des auteurs qui connaissent bien la philosophie grecque n'hésitent pas à dire que si la Grèce a commencé à parler de l'âme, c'est grâce à Platon, par les traditions de l'Inde. Or dès qu'on parle de tradition de l'Inde, tout le monde s'incline. N'oubliez donc jamais que, quand on vous dit que c'est une tradition grecque, vous pouvez dire avec force : « C'est faux, c'est une tradition de l'Inde transmise, non pas par Aristote mais par Platon. » Et quand on dit « Platon », tout le monde est d'accord ; alors qu'Aristote c'est dangereux, c'est tout de suite Thomas d'Aquin, et cela, c'est la bête noire ! N'hésitons pas à le dire et le redire : c'est Platon qui a introduit l'âme en philosophie, et Aristote a suivi. Et sitôt après Aristote la tradition grecque est revenue, avec le stoïcisme qui ne parle plus de la distinction de l'âme et du corps. Il faut donc être dans la vérité, et non pas suivre des slogans. Dès qu'on est en face d'un slogan, on essaie de voir s'il est vrai ou pas — autrement on perd son intelligence. Plus vous acceptez les slogans, plus vous perdez votre intelligence et votre autonomie.

Le chrétien affirme la distinction de l'âme et du corps au nom de sa foi, mais il doit aussi comprendre que cette distinction, l'intelligence humaine peut et doit la faire, parce que l'homme doit comprendre ce qu'il est comme personne humaine ; il doit avoir un certain sens de sa capacité de rechercher la vérité et de sa capacité d'aimer. Il ne faut jamais oublier cela. La philosophie, quand elle est vraie, touche ce qu'il y a de plus naturel en nous : nous sommes faits pour la vérité, nous sommes faits pour aimer spirituellement et nous donner généreusement. C'est la seule manière d'être heureux, c'est la seule manière pour nous de vivre vraiment, d'avoir une vie où notre corps est assumé par notre âme spirituelle.

Posons-nous donc la question : comment, du point de vue philosophique, pouvons-nous découvrir cette distinction ? C'est très simple. Il s'agit de découvrir qu'il y a en moi une intériorité et une extériorité. Tout le monde peut dire : « Je suis, j'existe ». Ne disons pas comme Descartes : « *Cogito, ergo sum* ». Disons l'inverse, parce que Descartes a tout inversé (il le dit du reste lui-même : « J'inverse Aristote »). Et Descartes ne cherche pas la vérité, il cherche la certitude ; et pour lui, la certitude est donnée en premier lieu dans les mathématiques. Descartes serait donc d'accord avec cette psychanalyste freudienne dont je vous parlais, qui croyait plus aux calculs astronomiques qu'au toucher. Mais quand je donne la main à quelqu'un, à un ami, je ne mets pas en doute son existence ? Comment voulez-vous aimer quelqu'un dont vous mettez en doute l'existence ? C'est le doute le plus terrible, cela. Si tous ceux qui sont en face de moi n'existent pas, sont des fantômes... Pourriez-vous vivre comme cela ? Moi, je ne pourrais pas, cela me serait impossible. J'ai besoin de savoir que j'existe. Et quand je dis « je suis », je sais que je suis seul à pouvoir dire cela de cette manière. Certes j'entends les autres le dire, mais je sais que chacun d'entre nous est seul à pouvoir dire « je suis » avec Dieu. Dieu dit : « Je suis celui qui est »⁵. Dieu a dit cela à Moïse, il a dit cela quand on lui a demandé son nom. Le nom de Dieu, c'est « Je suis celui qui est ». Et Thomas d'Aquin a réfléchi là-dessus pour montrer que c'était le nom le plus profond de Dieu.

Nous mêmes, nous pouvons dire « je suis ». Nous ne pouvons bien sûr pas dire : « Regardez-moi, je suis celui qui est et tous les autres dépendent de moi » ! Nous savons que nous sommes limités dans notre être. Mais dans mon « je suis » est impliquée mon âme spirituelle, et est impliqué mon corps. Mon corps fait partie de moi, mais il n'est pas la totalité de mon « je suis ». Il y a en moi quelque chose qui dépasse mon corps : une capacité de chercher la vérité, une capacité en

⁵ Ex 3, 14.

moi de connaître les réalités dans leur sens profond et de saisir ce qu'elles sont. Il y a en moi cette capacité merveilleuse de saisir que je suis. C'est grand, de comprendre qu'il y a en moi cette capacité de vérité, et aussi la capacité d'aimer. Et c'est là que je saisis mon âme. Constatant en moi cette unité profonde de toutes mes opérations vitales, je dois affirmer qu'il y a en moi une source de vie, et que c'est pour cela que j'ai une certaine autonomie. Cette source de vie, c'est ce que j'appelle mon « âme » — en sachant (encore une fois) que le mot « âme » provient des traditions religieuses, que ce n'est pas le philosophe qui l'a inventé. C'est du reste pour cela qu'on n'aime pas, dans un milieu positiviste, parler de l'âme, parce que le mot a toujours un reste de connotation religieuse. Parler de l'âme, c'est accepter les traditions religieuses, parce que les traditions religieuses ont parlé de l'âme.

Mais il ne faut pas oublier que si les traditions religieuses ont parlé de l'âme, l'intelligence de l'homme est capable de réfléchir sur ce qu'est l'âme et son existence, et d'affirmer que si je réfléchis sur la multiplicité de mes opérations d'être vivant, tout ce que je fais dans la journée, c'est toujours moi, c'est toujours mon « je suis ». Mon « je suis » s'est endormi, j'espère, hier soir (ou ce matin très tôt !), puis mon « je suis » s'est réveillé. N'est-ce pas curieux ? tous les jours vous vous réveillez. Qu'est-ce qui fait que vous vous réveillez ? Qu'est-ce qui fait cela ? Qu'est-ce qui fait que vous vous endormez ? Et parfois vous avez de la peine à vous endormir, quand vous êtes trop agités, trop tendus ; alors, toute la nuit, vous continuez à rêvasser ou à avoir des phantasmes douloureux, pénibles. Quand vous êtes paisibles, vous vous endormez comme un ange (les anges ne dorment jamais, mais peu importe) — le « sommeil du juste ». Et en vous éveillant vous priez. C'est la première chose que fait un chrétien : il adore Dieu, il le remercie de la nuit. Car c'est un cadeau merveilleux, de dormir : cela nous permet de recommencer tous les jours. Tous les jours, nous avons en nous l'hiver (on dort), puis un petit printemps (on se réveille), puis l'été (on est très éveillé), puis vient l'automne : on est fatigué le soir... On vit les quatre saisons tous les jours. N'est-ce pas étonnant, cela ? C'est là qu'on voit que nous sommes un vivant merveilleux, qui tous les jours recommence. Il faut donc bien qu'il y ait quelque chose qui fasse l'unité dans cette si grande variété ; qui fasse, par exemple, l'unité entre manger et penser.

Là encore, donnons des exemples, pour aider à mieux comprendre. Merleau-Ponty, un grand philosophe français qui est mort jeune, hélas — je dis « hélas » parce qu'il était en train de redécouvrir un réalisme : ce qu'il appelait « l'être sauvage », c'est-à-dire l'être non pas abîmé par la connaissance de l'homme, mais l'être antérieur à toutes nos connaissances —, Merleau Ponty, donc, a beaucoup réfléchi sur l'âme et le corps ; mais il a mal réfléchi, il en est resté à la conscience et a dit : « Dans l'homme, il y a une unité spirituelle, la conscience, mais il n'y a pas la distinction de l'âme et du corps ». Il aurait dû penser que lui aussi dormait tous les jours et que, quand il dormait, il n'avait plus la même conscience puisqu'il ne pouvait avoir, en tant que philosophe, conscience de son sommeil. On a cependant conscience du sommeil, de temps en temps. Ainsi, quand on fait un cauchemar et qu'on se réveille subitement, on dit : « Heureusement, ce n'est qu'un rêve ! ». Là, en se réveillant, on voit bien les deux états : l'état de celui qui dort et l'état de celui qui est éveillé. C'est une distinction dont on fait tous les jours l'expérience, plus ou moins, parce qu'il y a des gens qui se lèvent parce qu'ils doivent se lever mais qui continuent de dormir. Et tout à coup ils se réveillent, à dix ou onze heures du matin : « Tiens, tiens !... qu'est-ce que je fais là ? » Il y a des gens comme cela aujourd'hui, des marmottes qui ont beaucoup de peine à se réveiller...

Si Merleau-Ponty avait pensé à cela, il aurait dit qu'il y a tout de même quelque chose en lui qui est au-delà de la conscience, puisqu'il y a conscience et non-conscience. Il y a une conscience

spéciale de celui qui dort, et puis il y a la conscience de celui qui est éveillé. Mais Merleau-Ponty affirmait avec beaucoup de force qu'il n'y a pas de distinction entre l'âme et le corps. Quand il préparait son agrégation, il était encore très croyant, mais à un moment donné il a tourné le dos à sa foi, et sa philosophie a tout pris. Cependant il cherchait toujours la vérité, et dans le fond de son cœur il croyait encore en Dieu puisque, quand on l'attaquait en disant qu'il était athée, il disait : « Non. Socrate aussi, on l'a accusé d'athéisme. C'est parce que je veux découvrir Dieu autrement que ce qu'on m'a dit. » Il voulait donc une purification de son attitude religieuse d'homme découvrant l'existence de Dieu.

Mais venons-en à l'exemple que je voulais donner. Quand j'enseignais à l'Université de Fribourg, je connaissais très bien un professeur de philosophie de Lausanne, qui était calviniste, et son épouse était une protestante très convaincue (quand je prenais le repas chez eux, lui me disait : « Mon père », elle me disait : « Monsieur » ; c'était très significatif !). Un jour, ce professeur, cet ami, me dit : « Tous mes élèves suivent Merleau-Ponty et ne croient plus à la distinction de l'âme et du corps, ou n'en voient plus le sens. Pourriez-vous venir leur montrer qu'il y a là une vraie distinction ? Moi, je n'y arrive pas. » Ne pouvant pas m'inviter à l'Université de Lausanne (c'était avant le Concile), puisque, enseignant à celle de Fribourg, j'étais « papiste », il m'a invité à faire un séminaire chez lui. Nous avons donc fait un séminaire, et tous ses étudiants et étudiantes étaient là. Il y en avait une, en face de moi, qui était très dure. Tout à coup, dans la conversation, je fais exprès de parler de l'âme et du corps... et je vois aussitôt le petit sourire ironique de l'étudiante. Alors je lui dis : « La distinction de l'âme et du corps est périmée pour vous ? ». Elle s'est tu. Mais je le savais, puisque son professeur me l'avait dit. Je lui dis donc : « Mais avez-vous réfléchi à ceci, que tous les matins vous vous éveillez et que tous les soirs vous vous endormez ? Cela fait partie de la réflexion sur l'homme, et c'est très important, dans notre vie. Pour vous, est-ce la même chose, de faire de la philosophie ou de dormir ? » Elle n'a pas voulu me répondre, parce qu'elle savait que si elle avait accepté cette distinction, elle aurait été obligée de reconnaître qu'il y a une distinction entre l'âme et le corps. On fait de la philosophie parce qu'on a une âme spirituelle, et l'intelligence. On écoute une conférence sur l'âme parce qu'on a l'intelligence et qu'on a une âme, et une âme spirituelle. Et on dort tous les jours, tous les soirs, à cause de notre pauvre corps, c'est évident.

Vers minuit — on avait discuté ferme — arrive l'épouse du professeur avec un très bon thé et des biscuits. Chacun prend le thé, la discussion philosophique diminue de trois degrés... Alors je me retourne vers elle, et je lui dis : « Mademoiselle, vous avez remarqué que depuis qu'on a cet excellent thé, on ne fait plus de philosophie ; on boit ce thé, on mange ces biscuits, et on remercie celle qui nous les a préparés. Pour vous, est-ce la même chose, de goûter un très bon thé ou de faire de la philosophie ? Que préférez-vous ? Spontanément vous avez pris le thé, et vous avez bien fait ; vous avez quitté la réflexion philosophique, et vous avez bien fait. Mais vous prenez le thé pour réfléchir davantage et pour, ensuite, faire de la philosophie. Voyez-vous une distinction entre boire le thé et faire de la philosophie ? » Elle n'a pas répondu. Alors je lui ai dit : « Vous ne répondez pas parce que vous savez très bien que si vous revenez à cette expérience réaliste, vous allez être obligée de reconnaître qu'après avoir philosophé un certain temps, vous êtes obligée de prendre un peu de thé... *Primum vivere, deinde philosophari* : il faut d'abord vivre, et ensuite faire de la philosophie. Si vous n'aviez pas pris de petit déjeuner ce matin, je crois que vous auriez de la peine à suivre. Nous sommes tous comme cela ! Moi-même, j'aurais eu de la peine à vous parler ». On a besoin du *vivere*, c'est évident, puisque c'est à partir de là qu'on va commencer à connaître et à aimer. C'est notre âme spirituelle qui informe notre corps, qui nous fait vivre et qui nous permet d'être intelligent

et d'aimer.